

PAGES  
MANQUANTES

Nov 1916

## NOTRE SEPTIEME CENTENAIRE

Comme s'ils avaient part aux promesses d'indéfectibilité dont le Christ Jésus gratifia l'Eglise elle-même, les grands Ordres Monastiques subsistent encore aujourd'hui, malgré l'usure de tant de siècles, et le plus grand nombre avec leur marque originelle: esprit du Fondateur, occupations, règle et costume d'autrefois. Il convient d'admirer sans trop s'étonner. L'idée qui présida à leur naissance vient du Christ en personne; elle est formulée littéralement dans son Evangile: un seul iota de la parole divine peut-il demeurer lettre morte? Quant à l'exécution, elle fut confiée à des Saints qui moururent suffisamment à eux-mêmes pour mériter de se survivre dans une lignée spirituelle, et qui possèdent assez de crédit auprès de Dieu pour sauver leur œuvre du trépas. Pourquoi s'étonner? Les institutions monastiques répondent à des besoins éternels de l'humanité religieuse: besoins d'idéal, de solitude, de contemplation et d'immolation. La nature ne fait point défaut dans les choses nécessaires: *natura non deficit in necessariis*: la Grâce serait-elle moins puissante et moins fidèle que la nature?

Un de ces Ordres, né au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle d'une pensée de charité et d'apostolat, rattaché aux tout premiers par une base de pénitence et de prière, mais voué en plus au ministère de la Prédication sous toutes ses formes, célèbre cette année le septième centenaire de sa fondation. C'est en effet le 22 décembre 1216 que Dominique de Guzman, après dix années de travaux et de souffrances endurés pour l'Eglise et pour l'œuvre projetée, reçut du Pape Honorius III, avec le salut et la bénédiction apostolique "pour lui-même et ses frères présents et futurs," l'approbation solennelle de son Ordre et l'assurance de la protection du Saint-Siège. Deux documents conservés dans le bullaire de l'Ordre font foi de la démarche pontificale. Une lettre privée écrite la même année, sans qu'il soit possible de préciser davantage la date, et corroborée par une bulle officielle du 26

janvier 1217, ajoute à cette démarche la désignation du nom et de l'office conservés au nouvel Ordre: *A Maître Dominique et à ses Frères Prêcheurs.*

Un tel événement fera réfléchir sans doute plus d'un cerveau laïque habitué à philosopher sur les grands faits de religion et de société. Les éminents prédicateurs invités pour la circonstance ne manqueront pas non plus d'en faire ressortir les plus opportunes leçons. Pour nous, fils de saint Dominique, depuis longtemps familiers avec les figures et monuments de notre histoire, nous sommes tout à la joie profonde d'appartenir à si noble et si ancienne lignée. Oui, c'est une joie profonde, quand tout vieillit et meurt si vite autour de soi, de "prendre rang dans une série" et de se reconnaître une existence à la fois anticipée et prolongée par de nombreux siècles. On fait tellement de vitesse aujourd'hui et le voyage néanmoins paraît si court, qu'on a crû devoir s'illusionner en changeant les mesures conventionnelles de l'humaine existence. On déclare timidement à l'octogénaire qu'il commence à vieillir, on félicite le septuagénaire de sa verte maturité, et ainsi de suite. L'illusion est moins grande qui consiste à se conférer une sorte d'immortalité collective par l'attache mystique à une famille qui ne meurt pas. Cela console de la brièveté de la vie, mais encore et surtout, du caractère éphémère et tronqué des œuvres individuelles. Chacun de nous dira: Le peu que j'exécute, ainsi jeté dans l'acquis familial, ajouté aux œuvres anciennes et grossi des contributions futures, participe à la beauté comme à la force et au mérite de l'ensemble. Quand je prêche en invoquant d'illustres précurseurs, des effluves *dominicains* s'échappent de mon âme, traversent l'âme des foules et y produisent des effets que rien par ailleurs ne saurait justifier: Dominique et Jourdain de Saxe, Innocent V et Vincent Ferrier, puisants en gloire comme ils le furent en grâce et en mérite, empêchent, là-haut, que la vertu émanée jadis de leur robe ne s'arrête et s'épuise totalement. Si je me livre à un enseignement plutôt didactique, il me suffit de chercher la pensée thomiste, véritable *don de Dieu* fait à mon Ordre, pour être sûr de ne ressembler à personne, tout en reflétant la pure et inamuable doctrine de l'Eglise. Et lorsque je prie, chargé de misères, tâchant à secouer ma torpeur et à ramener au point fixe mon esprit vagabond, j'offre à Dieu la brûlante

oraison de Catherine de Sienne, de Jean Taulère et de Louis de Grenade : eux conduisent mes pas dans "la religion large et parfumée" du bienheureux Patriarche. Ainsi s'établissent des morts aux vivants de lointains échanges et de mystérieuses compensations. Ce religieux, dont le pauvre moi se trouve fondu ou nivelé dans la masse, participe à la perfection comme à la durée de la masse et à son action bienfaisante à travers les siècles.

Notre reconnaissance s'accorde à notre joie dans ce glorieux anniversaire. Nous rendons grâce à Dieu de ce qu'Il a daigné conserver l'existence à notre Ordre, et avec l'existence, ses propres marques originelles. L'œuvre de saint Dominique présente un caractère nettement spécifique uni à une merveilleuse facilité d'adaptation, tout comme son génie offrait un côté personnel sans préjudice des dons communs. Cette œuvre est établie *ob praedicationem et salutem animarum*, pour la prédication et le salut des âmes, et le moyen adopté est la vie contemplative et les observances monastiques. Mais la prédication, dans un sens un peu large, c'est ni plus ni moins *l'enseignement religieux*, lequel requiert divers modes selon les milieux et les époques ; d'autre part, tout moyen, par essence subordonné à une fin, peut et doit subir des modifications opportunes. Les Constitutions, l'histoire de l'Ordre et la série des Chapitres généraux sont là pour prouver que même aux époques de moindre ferveur, les autorités s'efforcèrent toujours de faire face à ces multiples exigences, soucieuses de maintenir intégralement les principes, attentives à ne pas confondre l'inflexible rigueur avec l'inflexible routine.

N'est-il pas remarquable que le XIII<sup>e</sup> siècle à lui seul ait vu s'épanouir toutes les formes de la *prédication* dominicaine, l'œuvre des paroisses exceptée ? Siècle croyant, il vit l'autorité civile faire appel à l'autorité religieuse pour extirper l'hérésie maléfique à l'une et à l'autre, et les fils de Dominique braver l'impopularité présente et future en acceptant l'ingrate fonction d'Inquisiteurs de la Foi. Siècle universitaire, il entendit nos premiers Docteurs et nos plus illustres : Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Raymond de Pennafort. Siècle apôtre, il vit Prêcheurs et Mineurs non seulement sillonner toutes les contrées de l'Europe, mais s'élançer encore vers les côtes barbaresques et sur les rives du

septentrion, aux flancs des Carpathes comme aux bords de l'Éuphrate, lutter ensemble contre toutes les férociétés du paganisme et verser généreusement leur sang; il vit nos premiers Maîtres-Généraux établir à Murcie et à Tunis des écoles d'hébreu et d'arabe, pour préparer leurs sujets à l'évangélisation des Juifs, des Maures d'Espagne, des Maures africains, des Arabes de Syrie et de toutes les nations qui se disputaient le partage de l'Asie Mineure, de l'Arménie et de la Perse. Siècle artistique enfin, témoin des suprêmes hardiesses et du triomphe de l'ogive, il regut la contribution la plus souvent anonyme de nos convers architectes; on sait cependant que Fra Sisto et Fra Ristoro construisirent Santa Maria Novella de Florence, "la fiancée" de Michel-Ange, tandis que le Benvenuto et Fra Nicolas d'Imola édifiaient Saint Nicolas de Trévisé. C'est ainsi qu'une maturité précoce fut concédée à l'œuvre d'un saint et qu'environ cinquante ans après les bulles du Pape Honorius, on apercevait déjà, fortement démarquées, les principales sphères de l'activité dominicaine.

Les besoins de l'humanité religieuse ont-ils notablement changé depuis cette époque? Dans le monde intellectuel, peut-être, attiré de plus en plus vers les sciences positives. En tout cas, la merveilleuse souplesse organique des anciens Ordres leur permet de subvenir aux nécessités présentes selon la mesure de leur vocation: à preuve leur attention multipliée aux travaux d'exégèse et aux fouilles archéologiques. Bien naïf, donc, celui qui ose contester la modernité de l'institut dominicain, et bien léger celui qui le juge simplement d'après le costume archaïque ou certains usages offusquants. C'est la mémoire chargée des plus riches souvenirs et le cœur rempli d'une religieuse confiance en ses destinées futures, que ses amis et bienfaiteurs lui rediront, à l'occasion du septième centenaire, la formule consacrée: *Ad multos et faustissimos annos!*

LA REDACTION



## LETTRE PASTORALE

---

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs deux extraits d'une Lettre Pastorale publiée le 8 octobre 1916, par Sa Grandeur Monseigneur Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe. Ayant dégagé de façon lumineuse les leçons du troisième Centenaire de l'établissement de la Foi au Canada, Sa Grandeur consacre à notre centenaire familial quelques pages de son éloquente Lettre. Qu'Elle daigne agréer, pour ce témoignage d'estime et le puissant encouragement qu'il comporte, l'assurance de notre vive gratitude et d'un dévouement plus complet, si possible, aux oeuvres diocésaines d'apostolat.

..... Partout et toujours, la période de cent ans a été regardée comme quelque chose de grave et de solennel. Dieu lui-même, le suprême ordonnateur du temps, qui a voulu qu'il y eût des jours et des nuits, des semaines, des mois et des années, se glorifie d'être le *Roi immortel des siècles*; ils lui appartiennent, et il les distribue comme il lui plaît. Du trône de son immuable éternité, il les voit passer et se dérouler sous ses yeux; il donne à chacun sa mission, son caractère et son mouvement. Et, quand c'est son bon plaisir d'en accorder un tout entier à un individu, c'est un phénomène que les hommes signalent.

L'Eglise catholique, tout assurée qu'elle est de durer autant que le monde, puisqu'il lui a été dit en la personne des Apôtres: *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*, sent pourtant le besoin de se recueillir, chaque fois qu'un siècle s'achève et qu'un autre commence. C'est pour cela qu'elle a institué le *Jubilé* ou *l'Année Sainte*. Le Pape Boniface VIII, en 1295, dans sa bulle *Antiquorum*, ne trouvait pas de plus juste raison, pour fixer le *Grand Jubilé* à l'année 1300, que le passage d'un siècle à un autre. Vous vous rappelez encore, N.T.C.F., la si belle encyclique, par laquelle le Pape Léon XIII annonçait le jubilé universel de l'année sainte 1900. "Le siècle

touche à sa fin, y disait-il. Dieu a permis que nous l'ayons vécu presque tout entier."

Rome elle-même, la ville éternelle, la reine et la mère de toutes les autres Eglises, célèbre par de grandes solennités les centièmes anniversaires de son histoire. Il y a à peine trois ans, elle rappelait au monde, avec une sorte de complaisance, le seize centième anniversaire du triomphe de l'Eglise par la victoire de Constantin et son édit de Milan.

.....  
 .....  
 .....

Nous ne voulons pas terminer cette lettre sans vous dire, N. T. C. F., que l'année 1916 nous rappelle un autre anniversaire: le septième centenaire de la fondation de l'Ordre de Saint-Dominique. Nous tenons à vous le signaler, parce qu'il intéresse, non seulement le diocèse de Saint-Hyacinthe, mais aussi l'Eglise catholique tout entière.

Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, l'hérésie albigeoise désolait l'Eglise; elle exerçait surtout ses ravages dans le midi de la France. Déjà, depuis quelques années, il fallait recourir à la force armée pour pouvoir maintenir l'ordre établi. Rien n'était respecté par ces hérétiques: ils brûlaient les églises, saccageaient les villes catholiques, et martyrisaient ceux qui ne voulaient pas accepter leurs monstrueuses doctrines. Ils poussèrent même l'audace et la malice, jusqu'à assassiner un des légats du Pape.

Le mal faisait des progrès alarmants, quand Dieu suscita un homme de sa droite, qui, sans autres armes que la prière, allait, avec le secours de ses fils spirituels, apaiser et convertir les terribles sectaires. Cet homme portait le nom de Dominique de Guzman. Dans le martyrologe de l'Eglise, il est aujourd'hui appelé saint Dominique.

Pendant dix ans, il travailla seul à combattre les hérétiques. Mais constatant la gravité du mal à guérir, il résolut de fonder un Ordre religieux, qui s'occuperait surtout de prédication. Dans ce but, il s'adjoignit quelques compagnons, avec lesquels il commença à pratiquer les exercices de la vie commune. Dès 1216, il demande et obtient du Pape Honorius III l'approbation de son Ordre naissant. A sa mort, en 1221, sa famille religieuse était assez importante pour être divisée en huit provinces. Aujourd'hui, l'Ordre de Saint-Do-

minique compte plus de 4,500 membres, occupés à la prédication, à l'éducation de la jeunesse ou à l'évangélisation des infidèles dans le monde entier.

Depuis sept cents ans, les Dominicains tiennent une grande place dans l'Eglise, comme prédicateurs, missionnaires et docteurs. Issus d'une pensée apostolique, ils ont réalisé les intentions de leur saint Fondateur. Avec zèle et dévouement, ils ont annoncé partout l'Evangile. Aussi, est-ce bien justement que l'Eglise les reconnaît sous le titre de Frères-Prêcheurs.

Trente ans après leur fondation, en 1245, ils sont déjà rendus en Chine, où ils prêchent le Christ. Au XVI<sup>e</sup> siècle, ils évangélisent le Mexique, le Pérou, les Philippines et toutes les possessions espagnoles. Aujourd'hui, ils ont des missions au Pérou, dans la Bolivie, au Japon, en Chine, dans l'Afrique et jusque dans les îles de l'Océanie.

Les fidèles ont également bénéficié de leur zèle et de leur parole. A tous les pays les Dominicains ont fourni des apôtres et des prédicateurs de grande renommée. Qu'il suffise de rappeler—pour ne pas mentionner les modernes—les travaux apostoliques et les conversions innombrables opérées par S. Vincent Ferrier et S. Louis Bertrand.

Si les Dominicains ont prêché avec tant de succès, c'est que, dans leur Ordre, l'étude des sciences ecclésiastiques a toujours été tenue en haute estime. Ils ont donné à l'Eglise d'illustres théologiens, et entre autres, le maître des maîtres, le grand saint Thomas d'Aquin. A toutes les époques, ils ont enseigné dans les collèges et les universités. Et c'est à eux que revient l'honneur d'avoir ouvert, en ces dernières années, la fameuse école d'Ecriture-Sainte de Jérusalem. Cet amour de la science religieuse a été souvent récompensé. Un grand nombre parmi les fils de saint Dominique ont occupé des fonctions importantes dans l'administration de l'Eglise. Plusieurs même sont montés sur la Chaire de Saint-Pierre.

Il est impossible de parler des Dominicains, sans rappeler leur amour pour la sainte Vierge. Ils sont nés de cet amour. Marie est vraiment la mère et la reine de leur Ordre. Leurs constitutions déclarent qu'elle est "la singulière avocate de la fondation." C'est à Dieu et à la Vierge qu'ils font leur vœu d'obéissance. De ses mains maternelles,



elle les revêt de leur scapulaire de laine blanche. Le jour se termine, dans leurs couvents, par une prière aux pieds de la Mère de Jésus. Et le Frère-Prêcheur agonise durant le *Salve Regina*, chanté par ses Frères!

A saint Dominique et à ses fils spirituels revient le privilège incomparable d'avoir organisé et répandu le *Rosaire*. Pour ce seul bienfait, ils méritent la reconnaissance de toute l'Eglise. "Le Rosaire, a dit Léon XIII, est cette admirable prière, qui a quelque chose du parfum des roses et de la grâce des guirlandes fleuries." (1) Pour tous les chrétiens, il est devenu cette chaîne mystique, qui les réunit en assemblée de prières, pour entourer Dieu de leurs supplications. Aussi, bien grande est notre consolation d'en avoir la confrérie érigée canoniquement dans toutes les paroisses de notre diocèse.

Vous le savez, N. T. C. F., le diocèse de Saint-Hyacinthe a le bonheur de posséder un couvent de Dominicains. A notre ville épiscopale revient même l'honneur d'avoir été le berceau de leur Ordre au Canada. Toutes nos communautés et nos paroisses ont été le théâtre de leur apostolat. Ces titres particuliers nous invitent à prendre part à la pieuse célébration du septième centenaire de la fondation de leur Ordre. Les 27, 28 et 29 octobre courant, les Révérends Pères du couvent de Saint-Hyacinthe vont célébrer, par des fêtes spéciales, ce remarquable anniversaire. Ne manquons pas d'unir nos prières reconnaissantes à leurs actions de grâces. Remercions Dieu d'avoir donné à son Eglise l'Ordre de Saint-Dominique, de l'avoir béni durant sept longs siècles et d'avoir permis l'établissement d'une province dominicaine au Canada.

A ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, nous avons réglé et ordonné, réglons et ordonnons ce qui suit:

1.—Un *Te Deum* solennel sera chanté, dans toutes les églises des paroisses et dans les chapelles des communautés religieuses, le plus prochain dimanche, à la suite de la messe paroissiale ou conventuelle, pour remercier Dieu de l'établissement de la foi au Canada et de la fondation de l'Ordre de

---

(1) *Fidentem piumque*, 20 sept. 1396.

Saint-Dominique. On ajoutera au *Te Deum* le verset, l'oraison et les autres prières mentionnées au graduel romain.

2.—Les communautés et les familles sont invitées à réciter le chapelet, aux deux intentions susmentionnées.

ALEXIS-XYSTE,

EV. DE SAINT-HYACINTHE.



## L'ORDRE AU CANADA

A L'OCCASION DU SEPTIÈME CENTENAIRE

(suite)

IV. *Le noviciat.*—Le moyen d'obvier à cette insuffisance du nombre avait été depuis longtemps prévu : c'était l'ouverture d'un noviciat au Canada. L'un des motifs que Mgr Prince faisait valoir auprès du père Jandel, en 1857, pour ne pas remettre à l'année suivante l'envoi des pères, était que ce retard pouvait causer la perte de quelques bonnes et solides vocations. "Je ne vous demande pas une nombreuse colonie, telle que celle que vous envoyez en Perse," écrivait l'évêque. Non, seulement deux pères, l'un qui pourrait être supérieur et maître des novices en même temps, l'autre qui, sous sa vue, exercerait le saint ministère. Je vous le repète, vous vous recruterez au Canada. J'ai ici deux sujets qui vous attendent." Mgr Prince, oubliant peut-être que "personne n'est prophète en son pays," pensait aussi que le contact obligé des religieux avec leurs paroissiens favoriserait l'éclosion des vocations dominicaines.

De leur côté, les Pères du conseil et du chapitre de la Province de France ne consentirent à la fondation que sous l'influence de cette prévision. Invités, en même temps, à s'établir à la Louisiane ou au Canada, ils optèrent unanimement en faveur du Canada, à cause de la possibilité, ou plu-

tôt de la certitude du recrutement au milieu des Canadiens-Français.

Dès 1874 et 1875, en effet, des jeunes gens des diocèses de Québec et de St-Hyacinthe, ne se laissant arrêter ni par les frais d'un dispendieux voyage, ni par les ennuis d'un long et lointain exil, étaient allés frapper à la porte du noviciat d'Abbeville. Leur générosité ne bornait pas son rêve d'immolation et d'apostolat à leur sanctification propre, et à leur future action personnelle auprès des âmes de leur pays. Avec les Dominicains français qui avaient éveillé ou dirigé leurs aspirations religieuses, ils espéraient bien voir leurs compatriotes imiter leur exemple en nombre assez considérable pour donner plus tard à l'Ordre de St-Dominique une nouvelle province.

En 1877, le T. R. P. Mathieu fut envoyé à St-Hyacinthe avec mission d'ouvrir un noviciat et d'en prendre la direction en qualité de Père-Maître.

Il est assez difficile de dire quelles circonstances exactes retardèrent de quelques années encore l'exécution d'une mesure vivement souhaitée et jugée indispensable, par les religieux, les protecteurs et les amis de l'Ordre, au développement, à la prospérité et à la stabilité de la fondation. Peut-être faut-il appliquer à cette phase de notre histoire ce que le Père Mothon l'un des premiers Dominicains venus à St-Hyacinthe, écrivait dans les "Annalecta" de 1893? "Si les consolations furent accordées par la Providence, les difficultés, d'autre part, ne tardèrent pas à se produire. Au Canada, comme partout ailleurs, se vérifia la grande loi de toute fondation bénie de Dieu: elle dut se développer au milieu des obstacles et les vaincre par la patience."

En 1882 toutefois, les arrangements, conclus en 1873 entre Mgr Larocque et le Père Chocarne à titre provisoire, devinrent définitifs. Sa Grandeur Monseigneur Moreau passait alors avec le Père Mathieu, supérieur de la maison, un contrat par lequel il confiait à perpétuité à notre Ordre la paroisse de Notre-Dame du T. S. Rosaire, avec la libre jouissance des terrains annexés. Ce pacte, approuvé par le révérendissime Père Larocca, reçut la sanction de l'Autorité apostolique par un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Deux ans plus tard, Mgr Moreau, poussé par la traditionnelle sollicitude des évêques de St-Hyacinthe, réitérant même ses propres sollicitations, puisqu'en 1860, il était intervenu comme administrateur auprès du Père Jandel, obtenait enfin du Maître-Général l'érection de la maison de St-Hyacinthe en couvent canonique et l'ouverture d'un noviciat.

Mgr Moreau, dans sa lettre au Supérieur de l'Ordre, rendait témoignage au travail des ouvriers de la première heure, de ces fils de la vieille France vers qui doit monter l'hommage de notre piété filiale, et qui apportèrent à notre œuvre naissante, soit le concours inappréciable de leur expérience et de leurs talents, soit les ardeurs bien surnaturelles et bien françaises d'un zèle dont nous fûmes les premiers bénéficiaires. "Je les considère, écrit l'évêque, comme des auxiliaires très précieux. Et comme religieux, et comme prédicateurs, et comme missionnaires, j'en suis très satisfait."

On dut attendre encore un an, avant d'ouvrir le noviciat, le temps de construire un couvent selon les prescriptions de nos constitutions et les exigences de notre vie dominicaine. Le vieux presbytère, devenu trop étroit, dut céder la place à un édifice plus vaste, à la construction duquel une famille québécoise, qui compte déjà trois de ses membres parmi les enfants de saint Dominique, devait attacher son nom par une aumône presque royale dans notre pays.

Le 8 décembre 1886, quatre postulants revêtaient au Canada l'habit des Frères-Prêcheurs. Monsieur le Grand-Vicaire, représentant Mgr Moreau, Monsieur le chanoine Bernard, et plusieurs autres prêtres assistaient à la cérémonie. Mgr Raymond était parmi eux, témoin ému et consolé de la réalisation d'un projet que son noble cœur avait été le premier à concevoir, et dont son indéfectible sympathie avait pour beaucoup contribué à assurer le succès.

"Aucune grâce, a écrit l'un des premiers novices, devenu aujourd'hui le Régent de notre Couvent d'études, n'a été refusée au noviciat, ni celles de la ferveur, ni celle de la fécondité."

Le premier Père-Maître fut le Père Fortier. Dieu l'avait préparé à cette tâche délicate et souverainement importante par de belles qualités d'intelligence, par de solides vertus, par de longues souffrances, par le sacrifice le plus pé-

nible à une nature ardente, celui de se sentir impuissant à accomplir ce que l'on voudrait tant faire pour la gloire de Dieu et l'extension de son règne. Il s'efforça de transmettre à ses novices "l'amour véhément" qu'il portait à son Ordre, à sa règle et à ses observances. Dès la première heure, la discipline dominicaine, avec la récitation de l'Office divin le jour et la nuit, l'abstinence totale de viande, le jeûne du 14 septembre à Pâques, le silence perpétuel, coupé de courtes récréations, fut établie dans toute sa plénitude. L'expérience prouva une fois de plus que cette austérité, tempérée par la loi si sage et si large de la dispense, telle que comprise par la législation dominicaine, adoucie par les paternelles attentions que les supérieurs doivent donner à la santé de leurs religieux, a bien plus à redouter la faiblesse des volontés que la rigueur des climats. Cette sévérité même, jointe au prestige de l'Ordre, de son histoire, de ses saints, de ses martyrs, de ses vierges, de ses docteurs et de ses missionnaires, attira au noviciat plus d'une centaine de jeunes gens, travaillés de la sainte ambition de se consacrer au salut des âmes par le ministère de la prédication joint à une vie pénitente et laborieuse. Tous les séminaires et collèges de la Province de Québec nous ont fourni des sujets en nombre, non pas proportionné à nos besoins et au gré de nos désirs, mais suffisant pour nous permettre de jouer présentement un rôle utile quoique modeste, et d'envisager l'avenir avec confiance.

En 1889 commençaient à St-Hyacinthe les cours de philosophie et d'apologétique qui préparent les étudiants dominicains à l'étude de la théologie proprement dite dans la Somme de saint Thomas d'Aquin. Le nombre des novices profès augmentant chaque année, on dut organiser à St-Hyacinthe même, en attendant l'ouverture de notre collège d'Ottawa, l'enseignement complet des sciences sacrées.

V. *Le collège d'Ottawa.*—Mgr Duhamel, au début de son épiscopat, avait reçu de Léon XIII le conseil de multiplier autant qu'il le pourrait, dans son diocèse, les vrais défenseurs de la Foi. Pour acquiescer à ce désir du grand Pontife, qui fut pour lui un ordre, le deuxième évêque d'Ottawa se fit un devoir d'appeler dans sa ville épiscopale plusieurs communautés religieuses, et de donner aux admirables pères Oblats, fondateurs du diocèse, dans la personne des Pères Capucins, Maristes, Rédemptoristes et Domini-

cains, des imitateurs de leurs vertus et de leur activité apostolique. Il voulut même réunir autour de lui les scolastiques de tous ces Instituts religieux. L'intelligence du vénéré prélat était assez haute pour songer à la création, dans la capitale de son pays, de multiples centres de vie surnaturelle, d'étude, de dévouement, où les représentants du peuple assemblés pour promouvoir les intérêts généraux de la nation, trouveraient des exemples édifiants de travail et de désintéressement. Son ambition de saint évêque et de sincère patriote n'allait-elle pas jusqu'à entrevoir le jour où l'Université d'Ottawa, devenue sous l'habile et courageuse direction des fils de Mgr Mazenod, la rivale des Universités européennes, projetterait ses lumières sur l'Eglise et sur le Canada tout entier, grâce aux professeurs membres de ces diverses communautés et stimulés par une fraternelle émulation? Sa prudence renommée, et qui présentait, hélas! avec angoisse les luttes prochaines, ne voulait-elle pas déjouer les surprises de l'avenir en formant toute une armée de vaillants soldats sur qui ses successeurs pourraient compter pour la défense de nos droits? En tous cas, le futur établissement de notre couvent d'études à Ottawa fut la condition formelle que Mgr Duhamel posa lorsqu'il offrit, aux Dominicains, en 1884, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste.

Seize longues années, presque uniquement employées à l'administration temporelle et spirituelle de la paroisse devaient s'écouler avant que la Providence permit aux supérieurs de l'Ordre de remplir la clause principale du contrat passé avec l'évêque.

En 1900, une aile du couvent dont la majeure partie reste encore à construire, surgit sur les hauteurs de Primrose Hill. Le 8 et le 9 novembre de la même année, au lendemain de l'arrivée de nos étudiants en théologie de St-Hyacinthe, eurent lieu les fêtes d'inauguration. Mgr Duhamel présida lui-même à la bénédiction de cette maison d'études, qu'il avait désirée, demandée, exigée pour sa ville épiscopale. Plusieurs évêques, Nos Seigneurs d'Ogdensburg, de Valleyfield, de Druzipara, un nombreux clergé vinrent apporter à la nouvelle institution, dans leurs bienveillantes et distinguées sympathies, le gage certain des faveurs célestes qui lui étaient réservées.

Deux ans plus tard, les étudiants en philosophie, de-

meurés à St-Hyacinthe allèrent réjoindre leurs aînés à Ottawa.

Le 12 juin 1909, le révérendissime Père Cormier, Maître-Général, élevait notre couvent d'Ottawa à la dignité de "collège formel," accordant à ses lecteurs et à ses étudiants tous les privilèges déterminés par nos Constitutions. Un des nôtres avait l'honneur de recevoir, le premier parmi les canadiens, les insignes de la maîtrise en Sacrée Théologie.

Nos professeurs et nos étudiants suivent le programme, élaboré il y a quelques années par les maîtres les plus expérimentés de l'Ordre entier, et dont le grand souci, est-il besoin de le dire, a été d'adapter, conformément aux directions apostoliques, aux nécessités de notre époque l'enseignement, les principes et les méthodes de saint Thomas d'Aquin.

Dieu, qui ne lui a pas ménagé jusqu'ici ses plus évidentes et ses plus fécondes bénédictions, daignera continuer, nous L'en supplions, au plus important de nos monastères sa paternelle et miséricordieuse protection. Puisse-t-il procurer toujours à nos lecteurs la joie de travailler efficacement à former des apôtres instruits et intrépides, qui connaissent et qui aiment la vérité, et qui possèdent l'art divin de la faire connaître et aimer par la solidité de leur doctrine, par les beautés de leur verbe, par la splendeur plus puissante encore d'une vie pure et dévouée!

VI. *Les fondations aux Etats-Unis.*—Vers 1880, le ciel s'assombrissait de nouveau en France pour l'Eglise. Le Provincial des Dominicains, entendant gronder l'orage qui devait amener l'expulsion de ses religieux, jeta les yeux sur l'Amérique comme sur un lieu de refuge et un champ paisible d'apostolat. En face de cette perspective, la maison de St-Hyacinthe devenait décidément insuffisante et son Supérieur reçut la mission de sonder le terrain au sujet d'une nouvelle fondation. Il se dirigea vers les Etats-Unis.

Il n'est pas sans intérêt de nous demander quels motifs l'orientèrent de ce côté. Le souvenir excellent que les pères gardaient des retraites qu'ils avaient prêchées à ces populations si attachantes, si simples, si respectueuses du prêtre et si confiantes en ses conseils, émigrées du Canada dans la grande république, exerça sûrement son influence dans cette détermination. La Providence, croyons-nous, y joua directement le rôle principal. L'admirable clergé, aux travaux et

aux sacrifices duquel nos frères des Etats-Unis doivent la conservation de leurs traditions, de leurs croyances et de leur langue, se plait à reconnaître les services que rendent, et comme pasteurs et comme missionnaires, les membres des communautés religieuses établies parmi les Franco-Américains. La présence de ces religieux qui partagent avec sa mentalité, toutes ses aspirations et toutes ses espérances, n'apaise-t-elle pas ses alarmes, lorsqu'il songe à l'avenir rapproché où la province de Québec, déjà pauvre elle-même en vocations sacerdotales, ne pourra plus prêter ou donner ses fils, et où les familles franco-américaines ne fourniront pas des prêtres en nombre assez grand pour répondre à tous les besoins ?

*Lewiston.*—Le Père enquêteur revenait d'une exploration infructueuse dans la région de Boston, lorsqu'on lui indiqua Lewiston. Dès 1860, plusieurs Canadiens-Français étaient venus se fixer dans cette petite ville de l'Etat du Maine. En 1872, Monsieur Heavey, canadien lui-même, en trouva 2 000. Il réussit à les grouper et à créer une florissante paroisse. Le nombre de ses paroissiens ayant doublé, ses forces s'étaient vite usées dans des labeurs et des soucis accablants. M. Heavy reçut le Père Mathieu comme l'envoyé de Dieu et lui proposa lui-même sa propre succession. Le contrat fut aussitôt conclu.

Mgr Healy, évêque de Portland, se montra tout heureux, assure-t-on, du nouveau secours que Dieu lui offrait pour l'évangélisation de son diocèse. En sa présence, le 2 octobre 1886, les Dominicains, venus de St-Hyacinthe, prenaient possession du presbytère, de l'église et de la paroisse, que sa Grandeur confia à l'Ordre à perpétuité. Aux Etats-Unis, nous sommes au pays de l'initiative, de l'activité, de l'organisation. L'Eglise catholique, dont la merveilleuse souplesse sait se plier au génie et au tempérament des peuples qu'elle gouverne, s'est imposée à l'attention et au respect de tous par ses innombrables œuvres pieuses et utiles que Léon XIII énumérait naguère avec complaisance : églises, collèges pour l'éducation de la jeunesse, instituts pour l'enseignement supérieur, maisons d'hospitalité pour le peuple, hôpitaux, monastères. Les Franco-Américains revendiquent, à bon droit, leur large part dans les louanges adressées par le Pape aux institutions américaines. Ils se glorifient avec raison de



leurs splendides églises, de leurs magnifiques écoles paroissiales, de leurs vastes hôpitaux ou orphelinats.

À Lewiston et à Fall-River, les Dominicains, marchant sur les traces de saint Paul, se sont faits tout à tous, et sont devenus tour à tour ou en même temps, curés, prédicateurs, architectes, constructeurs d'églises et de couvents, constructeurs et directeurs d'écoles, d'orphelinats et d'hôpitaux.

À peine les Pères venaient-ils d'arriver à Lewiston, qu'ils jetèrent les fondations d'une école qui put recevoir dans ses classes, le 8 janvier 1883, plus de sept cents enfants. Après avoir changé, à plusieurs reprises, de local, sans parvenir à en posséder un qui fût en mesure de loger tous les enfants de nos familles, les écoles paroissiales sont présentement sous la direction des Sœurs Dominicaines de la Congrégation de Nancy.

En 1889, les Sœurs Grises, qui avaient abandonné l'enseignement dans nos écoles, ouvrirent les portes d'un hôpital bâti sur un terrain situé à l'endroit le plus pittoresque de la ville, et que la générosité des paroissiens de S. Pierre et de S. Paul les avait aidées à acquérir. Le dévouement de ces bonnes religieuses sut faire taire les préjugés protestants qui s'agitèrent à la naissance de leur œuvre, et leur attirer, avec la sympathie de tous les citoyens, le concours même du gouvernement.

L'année 1892 vit s'élever l'Orphélinat Healy qui doit son existence, lui aussi, à la collaboration des Sœurs Grises et des Pères Dominicains.

Tous les efforts furent faits, toutes les combinaisons essayées pour rendre l'église de 1873 capable de contenir les milliers de fidèles qui vinrent décupler le petit troupeau de Monsieur Heavy. Ni la construction de galeries, ni la multiplication des offices, ni le double démembrement de la paroisse ne donnèrent un résultat satisfaisant. Il fallut songer à construire un nouvel édifice. Le 24 mai 1908, avait lieu la bénédiction d'une vaste crypte, qui n'a qu'un seul défaut, celui d'être trop belle et de remettre, à cause de sa perfection même, à une date encore indéterminée, l'érection d'un temple conçu d'après les lois du style gothique le plus pur, et dont elle n'est que la base somptueuse.

La vitalité religieuse de la paroisse, l'assiduité aux offices, la fréquentation des sacrements, les progrès en nombre

et en élan des congrégations et des associations pieuses soutiennent et encouragent les Pères dans leur absorbant ministère.

*Fall-River.*—Fall-River est à l'heure actuelle la ville de l'Amérique qui compte, après Montréal et Québec, le plus grand nombre de Canadiens-Français d'origine. En 1887, cherchant à faire droit à leurs légitimes revendications, à retenir ou à ramener au sein de l'Église ceux d'entre eux que les désaccords survenus avaient profondément troublés dans leurs idées ou leurs pratiques religieuses, Mgr Harkins voulut appeler les Pères Oblats à la direction de la paroisse Sainte-Anne, l'une des deux paroisses françaises existantes. Ceux-ci ayant décliné son offre, l'évêque de Providence, sur les conseils de son collègue de Portland, s'adressa aux Dominicains de Lewiston.

Le supérieur de cette dernière maison, qui n'avait aucune autorité pour traiter et régler semblable question, ne voulut point cependant se dérober aux sollicitations pressantes de Mgr Harkins. Le 21 novembre 1887, il vint lui-même prendre possession, à titre provisoire, de la paroisse Sainte-Anne. Le Père Nespoulous, Provincial de France, de passage à Fall-River l'année suivante, accepta définitivement le nouvel établissement.

Nos œuvres paroissiales de Fall-River ont suivi la même marche que celles de Lewiston. Les premières sollicitudes des pères furent pour les écoles. Le 3 mai 1891, fut béni un magnifique édifice, qui put accueillir le lendemain plus de six cents enfants. Ni l'achat de plusieurs maisons situées dans les quartiers les plus populeux de la paroisse et dans lesquelles on a aménagé de nombreuses classes, ni la conversion de l'ancien presbytère en collège commercial n'ont réussi à maintenir l'école de 1891 apte à recevoir tous les enfants de nos familles canadiennes. Les Frères des écoles chrétiennes, les Sœurs Dominicaines, directeurs et directrices de nos écoles paroissiales, leurs 1700 élèves supplient chaque jour saint Joseph, de fournir au Père Curé les ressources nécessaires à la construction de cette future école pour laquelle il a déjà acheté un superbe terrain

et fait tracer un plan qui répondra à tous leurs rêves d'améliorations modernes.

En 1906, les Sœurs Dominicaines de la Présentation de Tours, appelées par leurs frères du grand Ordre, vinrent ouvrir un hôpital qu'elles ont bâti à leurs frais, sur un terrain acheté et payé de leur argent, et, où depuis ce temps, elles se prodiguent aux soins de leurs malades, sous le regard édifié des Pères et de leurs paroissiens.

L'église de bois que les Pères trouvèrent à leur arrivée ne tarda pas à ne plus correspondre aux besoins de la belle et grande paroisse Sainte-Anne. "Le bon Père Sauval" dont le souvenir, fait de vénération, d'amour et surtout de reconnaissance pour sa paternelle bonté, se transmet dans nos familles comme une tradition impérissable, jeta les fondements d'un temple que sa dévotion envers Sainte-Anne voulut grandiose. Il ne devait pas, hélas! voir le couronnement de son entreprise, terminée en 1906. Le 4 juillet de cette année, eut lieu la bénédiction de cette Basilique, comme on se plaît parfois à nommer notre église, œuvre de feu Napoléon Bourassa, l'une des plus belles choses d'art de la Nouvelle-Angleterre.

A quelques pas de l'église, s'élève le couvent des religieuses Dominicaines dont les dimensions semblaient demeurées en 1895, et qui à son tour devient trop étroit pour loger convenablement toutes les postulantes qui accourent de tous les centres franco-américains et même du Canada, vers cette communauté fervente et en plein développement.

Sainte-Anne est l'église-mère des Franco-Américains de Fall-River. Trois divisions sur cinq se sont opérées sous le gouvernement dominicain et à la demande des pères. En dépit de ces multiples démembrements, la paroisse demeure très populeuse, et serait difficile à desservir, si la majorité des fidèles n'apportait tant de foi, de docilité, d'entrain et de dévouement dans les exercices religieux et les organisations paroissiales.

Notre maison de Fall-River, de vicariat qu'elle était depuis sa fondation, est devenue, en 1910, notre troisième couvent formel, ayant un Prieur à sa tête, et une quinzaine de religieux, les uns assignés au ministère de la paroisse, les autres à celui de la prédication. L'édifice, dont les plans fu-

rent dressés par le R. P. Charland et Napoléon Bourassa, est contigu à l'église et ne dépare en rien le célèbre monument.

(à suivre)

FR. HENRI MARTIN, O. P.



## LE FIEF DE NOTRE-DAME

(suite et fin)

Vue d'ensemble: *Premiers temps*—1730-1760—*Temps modernes*

*Premiers temps.*—Au Fort Saint-Louis, Champlain fait sonner l'*Angelus* trois fois par jour, et c'est sans doute pour que tout son entourage le dise comme il fait lui-même.—M. de Montmagny apprend que M. Brulard de Sillery voudrait contribuer au développement de la foi en Nouvelle-France, et il l'y encourage, car "il ne se peut, lui écrit-il, que tout ne réussisse à votre contentement, puisque c'est pour l'exaltation du nom de Dieu et la très sainte Vierge, notre bonne maîtresse." (Scott, *Sainte-Foy*, I, 69)—Madame de la Pelterie, dans la grande procession qui se fait le jour de l'Assomption, ne rougit pas de se mêler aux femmes sauvages.—L'Intendant Talon conserve dans son appartement un beau tableau de l'*Immaculée Conception*, œuvre de Schidone ou de son école, (aujourd'hui à l'Université Laval) — Jean Bourdon veut être inhumé dans la chapelle du Scapulaire, à la Cathédrale, près de son fils. A propos, combien d'autres, depuis deux siècles et demi, ont voulu, comme lui, reposer à Notre-Dame, et puisque la poussière est la fin de toute chair, mêler leur poussière à la sienne? On en a compté récemment près d'un millier.—Charles Aubert de La Chesnaye, le 14 novembre 1671, passe un contrat "pour l'entretien d'une lampe qui brûlera nuit et jour au devant du grand

autel en l'honneur de la très glorieuse Vierge Marie, pour laquelle fondation, maître Becquet, notaire royal, nous dit qu'il a présentement donné et baillié aux sieurs Marguilliers 1780 livres, 5 sols, 8 deniers..." (Grefte, ou *Ct.* 12, nos 7 et 87) La lampe brûlera surtout aux fêtes de la Vierge: Purification, Annonciation, Assomption, Nativité, Immaculée Conception, toutes fêtes d'obligation à cette époque, fêtes chômées, et qui ne cesseront de l'être, trois sur cinq,—on sait lesquelles,—que longtemps plus tard, en 1744, à la demande expresse, réitérée, impérieuse de M. de Maurepas, Président du Conseil de Marine, un homme sans doute soucieux, comme La Fontaine, de ne pas "ruiner en fêtes" le pauvre peuple. A l'Hôtel-Dieu, une sixième fête s'ajoute aux précédentes, celle du Sacré-Cœur de Marie, établie en cette communauté par Mgr de Saint-Vallier, et peu de temps après sa première apparition en France. Là, comme on sait, le Bienheureux Pères Eudes l'avait instituée pour sa congrégation, en 1668 et enrichie d'un *officio suavitatis pleno*.

*Testaments.*—Des recherches intéressantes et profitables seraient celles que l'on ferait dans les *testaments*, car c'est là surtout que se manifestaient la foi et la piété de nos ancêtres. Seulement, il y faudrait un temps infini, et pareille dépense nous est interdite, comme aussi pareil luxe d'érudition. C'est un regret, car malgré ce que nous avons dit des témoignages individuels de piété, ils deviennent le témoignage de toute une masse, quand ils sont suffisamment multipliés, et cette "voix du peuple" est encore la "voix de Dieu" qui nous éclaire et nous fortifie.

Faute de plus et de mieux, voici quelques notes cueillies ici et là, et comme par hasard, quand nous cherchions plutôt autre chose:

Michel Lecours donne 100 livres à la chapelle de la Congrégation, 100 livres à la Paroisse de Québec. (*Grefte* Duquet, 14 juillet 1684) — Eléonore de Grandmaison "invoque les prières et intercessions de la Bienheureuse Vierge Marie, de saint Michel, ange et archange, de sainte Eléonore, sa patronne... et donne à la Congrégation 10 livres, à l'église de la Basse-Ville 20 livres, à Notre-Dame de Lorette 10 livres." (*Grefte* Rageot, 19 novembre 1691)—Charles Pattu de Courneuve, le 12 novembre 1691, "lègue 1000 livres en faveur de l'église de la Basse-Ville, la rente de cette somme devant être

employée à dire quarante messes chaque année, à perpétuité pour le repos de son âme." (Archevêché, *Reg. A.*, p. 640)—Jean Guillot, bourgeois, pour lui, sa femme et ses enfants, fonde cinq grand'messes aux cinq grandes fêtes de la sainte Vierge, "pour dignement et fidèlement s'acquitter de leurs devoirs." (*Greffe Roger*, 20 décembre 1699, et *Ct.* 3, no 55) —Charles Hazeur Desonneaux "cède et donne à Notre-Dame des Victoires toutes les sommes qu'elle lui doit depuis la dernière receipte faite par Monsieur Sébile, au moyen de quoy il tient quittes de tout, tant la dite église que les marguilliers d'icelle. Faict à Québec, ce 21 juin 1713." (*Ct.* 6, no 36)

1730-1760.—A propos de Notre-Dame des Victoires, il paraît bien que la dévotion publique s'y portait beaucoup, et que ce mouvement, loin de cesser jamais, ne fit que s'accroître avec le temps. C'est précisément pendant les dernières années du Régime français—nous aimons à y revenir—qu'on célèbre, en ce sanctuaire aimé de tous, le plus de "messes de vœu," de "messes d'actions de grâces," presque toutes "grandes messes," comme disent les vieux mémoires, "messes hautes," "messes solennelles." Voici donc pour cette époque des indications précieuses autant que précises, et nous les prenons dans un gros cahier fort ancien, commencé en 1696 et fini en 1766, un *Registre journal des services et enterrements*. Tel est le titre du volume, mais il ne dit pas tout, et il faut le parcourir pour savoir que le curé a'inscrit là, ces "messes de vœu" dont nous parlons, non pas qu'il l'ait fait toujours, non pas non plus toujours en disant par qui elles étaient demandées, mais encore assez souvent pour satisfaire notre curiosité et augmenter notre édification. Voudriez-vous voir la petite liste que nous avons pu en dresser, allant de 1733 à 1750: 30 août 1733, grand'messe à la Basse-Ville pour M. La Morille le jeune; 4 août 1735, messe solennelle à la Basse-Ville, vœu du comte de Toulouse, et le 18 août, *idem, ibidem*, vœu de M. de La Gorgendière fils; juin 1736, grand'messe de vœu, équipage du capitaine de La Ronde; *idem*, 21 août 1737, équipage de M. de La Tesserie; *idem*, 16 juin 1738, équipage de M. Tanquerel; le lendemain, équipage de MM. LaFontaine et Perrault; le mois suivant, pour M. Pétrimoult; le 26 septembre, pour M. Renault, second du vaisseau le *Houry*; 26 décembre, préservation d'un incendie; 24 août 1739, messe de vœu pour le sieur Dumont; octobre

1742, pour M. Chaboisseau; juin 1743, pour le même; même année, 27 août, pour l'équipage des Normands. Ainsi en est-il les années suivantes, et nous nous bornerons à citer quelques noms de plus: Etienne Bouat, Planté, M. Jehanne, Jean Darax, Simonin, de La Corne, de La Ronde, Bisson, Brassard, Fortier, de La Pépinière, capitaine Paris, encore M. Simonin (1748), etc. A propos de capitaines et d'équipages, il y avait en ce temps-là des vaisseaux pour porter—comme nos filles—des “noms de romans,” mais il y en avait d'autres pour s'appeler, le *Saint-Esprit*, la *Sainte-Anne*, *Notre-Dame de Jérusalem*, *Notre-Dame du Rosaire*, *Notre-Dame de Grâce*, etc.

*Temps modernes.*—Allons-nous exclure de cette étude les temps modernes et nous arrêter ainsi brusquement, injustement, au seuil du régime britannique? Serions-nous ce *laudator temporis acti* qui ne voit rien, ni rien n'admire que le passé? Tant s'en faut, mais les temps modernes, excusez l'expression, ce sont nos grands-pères et grand'mères que nous avons connus; c'est peut-être nous-mêmes, si au moins nous avons un peu d'âge, et dès lors, à quoi bon? Montalembert avait une devise: *Qualis ab incepto*. Ne vous est-il pas évident par tout ce que les anciens vous ont raconté, par tout ce que vous avez vu et peut-être fait vous-mêmes, que telle a toujours été, telle est encore, au regard de la Vierge Marie, la devise de la Nouvelle-France, même si elle s'appelle comme aujourd'hui d'un nom prétentieux et barbare: *The Dominion of Canada?*... et en effet quel nom! quelle poésie pour l'oreille et pour le cœur!

Ne croyez cependant pas que je veuille à si peu de frais excuser l'inachevé de ce travail, et à preuve, voici au moins quelques nouvelles recherches, un ensemble de faits ou de petits riens qui sont tout de même quelque chose.

Que les citoyens de Québec, après ce qu'on appelle toujours si injustement “la Conquête,” aient rebâti leur église “cathédrale et paroissiale,” et que l'estimable M. Lajus, au moyen d'une quête chez ses amis, ait même songé à faire sculpter par Maître Le Vasseur un beau tabernacle pour la chapelle de Notre-Dame de Piété, (*Ms.* 17, p. 15) rien d'étonnant, pas même ce luxe artistique, mais rien ne pressait pour l'église de la Basse-Ville. Si les gens de l'endroit étaient nombreux, ce n'était cependant pas leur “paroisse,” et ils se devaient d'abord, eux et leurs deniers, à la “pa-

roisse.” Chose remarquable pourtant: tandis que, en haut, sur le Cap, les ressources viennent lentement, difficilement; que l'évêque est obligé de faire appel à tout son diocèse comme à toute son éloquence; en bas du Cap, elles viennent en abondance, et “toutes seules,” comme on dit si bien, et aussi, remarquez-le encore, beaucoup plus tôt, c'est-à-dire au moins trois ou quatre ans en avance sur celles qui seront destinées à la cathédrale. Celle-ci ne se relèvera de ses ruines qu'en 1768 et ne sera pas ouverte au culte avant 1771; celle-là dut être prête avant 1765, peut-être même avant 1762, où l'on parle déjà de rétablir la sacristie. (*Ct.* 6, no. 53) C'est pourtant la même sainte Vierge aimée; oui, mais c'est en bas que le Seigneur lui a fait remporter des victoires: *respevit humilitatem ancillae suae*, et voici le comble; c'est la contribution de la Haute-Ville pour le sanctuaire de la Basse-Ville, presque aussi considérable que celle de ce quartier lui-même, savoir, le faubourg Saint-Jean y compris, 446 livres, 17 sols, 6 deniers, contre 592 livres, 10 sols, 8 deniers.

Peut-être un article n'est-il jamais trop long quand il dit quelque chose, et si nous voulons bien pour le moment ignorer les souscripteurs de la Basse-Ville, puisque leur générosité est toute naturelle en l'occasion, nous ne résistons pas au plaisir d'en connaître au moins quelques-uns de la Haute-Ville, et par exemple: Le Séminaire, 96 livres; les Pères Jésuites, 48; M. Récher, curé de la Paroisse, 26; Jacquin Philibert et Touchet, 13 livres, 6 sols, 4 deniers; veuve Gauthier, 6 livres, 13 sols, 4 deniers; chacun des suivants, 6 livres, savoir: Henry Poucet dit Lajoie, Cartier, veuve Almain, Alexis Monjon, Jacques Poussart, Soupirant, Des Meloires, (on a laissé tomber tous les titres) Cureux Saint-Germain, Launière, Taché, Lambert, etc... Nommons encore pour le quartier du Palais: Alexis Pinet, Richard Corbin, Larche, Maurier, Etienne Corbin, 6 livres, tous; pour le quartier Saint-Roch, M. Boucherville, (le *de* manque) 6 livres, (*Ct.* 6, no 54) et si vous aviez le temps maintenant de voir ce que les différentes paroisses des campagnes ont envoyé à la même adresse (*Ct.* 7, no 11) vous auriez la conviction que tout Québec, et toute la région de Québec, est bien encore à Notre-Dame des Victoires, malgré les récentes épreuves, prises ou plutôt *surprises* de 1759.

*Qualis ab incoepito*—et la confiance est restée la même.



Qu'importent tous les revers, tous les désastres ? il en faut pour les peuples comme il en faut pour les individus. D'ailleurs une nouvelle Notre-Dame s'ajoute aux anciennes, "Notre-Dame-Auxiliatrice," et je vois que, vers 1830, on imprime à Québec, chez Le François, et l'on fonde, encore à Québec, une confrérie sous ce titre; je vois, que le 1er mai 1855, Monseigneur Baillargeon publie un superbe mandement pour promouvoir de plus en plus le culte de Notre-Dame-des-Victoires, et fonder là, sous le titre de *Couronne d'or*, la pieuse Association de l'Immaculée Conception; je vois que l'usage s'introduit vers 1856 d'offrir à la Dame de ce lieu le symbole par excellence de toute dévotion comme de toute tendresse, des cœurs en argent, en vermeil, en or. Que voulez-vous ! en vérité c'est l'unique symbole, et nul scepticisme n'y peut rien changer. En voici un de l'abbé Dominique Racine, futur évêque; un de M. Pierre Sax, curé de Saint-Romuald, un des citoyens de la Basse-Ville, un des citoyens de Saint-Sauveur, un même de Mgr Charbonnel, évêque de Toronto, etc.

Mais Notre-Dame de la Haute-Ville, allons-nous tout à fait l'oublier ? Non pas. Je me rappelle avoir vu quelque part que Mgr de Forbin-Janson, en 1840, au cours de ces deux grandes retraites où hommes et femmes, tour à tour, se disputaient une place, se faisait écouter sans fatigue plus d'une heure quand il parlait, aussi bien aux hommes qu'aux femmes, de la dévotion à la sainte Vierge, ou mieux encore, de ce qu'il appelait d'un mot plus profond et plus mystique, "leur consécration à la sainte Vierge." Je me rappelle que dans l'automne de 1842, Mgr Signay écrit deux mandements ou ordonnances pour la réorganisation de la Confrérie du Rosaire (*Ms* 84); que le 30 avril 1843 s'inaugure le mois de Marie, dévotion si goûtée de tout le monde, et qui amènera plus tard le mois du Rosaire, car ainsi faut-il qu'il en soit: Après le mois des fleurs, le mois des fruits.

Vers 1860, plus exactement le 9 janvier 1861, dans le *Journal de l'Instruction Publique*—je note à dessein la date parce que ce milieu du dernier siècle peut ici représenter tout le siècle lui-même,—une petite pièce paraît, signée d'un poète Québécois, Louis-Joseph-Cyprien Fiset, créé cette année-là même Protonotaire de la Cour Supérieure, pur chef-d'œuvre de simplicité, suavité, candeur, harmonie. C'est, vous vous

en souvenez, le *Vœu de Mariette*, et c'est peut-être aussi, à regarder d'un peu haut, moins le vœu d'une enfant que le vœu d'un pays, au moins dans ce que le pays a de meilleur.

Enfin le soleil luit au jour de ma naissance,  
Et je fais mes adieux aux hochets de l'enfance,  
A ses jeux séduisants!  
Mon cœur chante et s'élançe ainsi que l'alouette:  
Vierge sainte, bénis ton enfant Mariette,  
Fière de ses quinze ans.

. . . . .

D'harmonieuses voix, partout sur mon passage,  
Ont murmuré ces mots; "Elle est belle, elle est sage;  
L'avenir lui sourit!"  
L'avenir! doux mystère où mon âme se plonge,  
Et se laisse bercer comme au milieu d'un songe  
Que l'espoir embellit.

Mon avenir, à moi, c'est ce bouton de rose  
Où mon ange gardien chaque soir vient et pose  
Ses lèvres de carmin!  
Je veux, pour te l'offrir, que sa bouche le cueille,  
Et que tous ses parfums s'exhalent feuille à feuille  
De mon cœur dans ta main!

S'il faut aller plus loin, c'est-à-dire venir encore plus près de nous, une Neuvaine en l'honneur de l'Immaculée Conception s'établit au Séminaire en 1867, mais il faudra bientôt la faire prêcher à la cathédrale à cause de la foule qui voudrait la suivre. Tout ainsi qu'autrefois, d'innombrables enfants, même des garçons, reçoivent au baptême le nom de Marie, comme un gage de protection pendant la vie et à l'heure de la mort; de nouvelles églises et paroisses de la ville ou de la banlieue aiment à s'appeler Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Jacques-Cartier, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame du Chemin, Notre-Dame des Missions d'Afrique; des milliers de jeunes filles se font un honneur comme un devoir d'appartenir aux congrégations d'Enfants de Marie; l'image de la Vierge est partout, même au salon quand on la juge assez belle, car ce petit canadien, que voulez-vous? est artiste à l'égal d'un Français; le cha-pelet se récite chaque jour en famille dans la plupart des foyers. Et ainsi, sans plus insister, les feudataires de Notre-Dame n'ont pas encore cessé, que je sache, de rendre "foi

et hommage" à leur très douce Maîtresse et unique Dame à jamais.

Un dernier mot. Ce soir, 7 mai, solennité de l'Annonciation, les cloches ont sonné à tous nos "clochers d'argent;" j'entends partout, car les mots n'y font rien, ce que des voix argentines ont chanté l'autre soir dans une modeste chapelle, si pauvre en effet qu'on l'appelle "l'étable de Bethléhem:"

Peuple pieux,  
Lève les yeux  
Vers Notre-Dame sur son trône!  
Joins d'humbles airs  
Aux doux concerts  
Du chœur divin qui l'environne:  
Fleur d'Israël,  
Aimable Reine,  
Entends du ciel  
Ma voix lointaine.

Et c'est ainsi qu'on chante à Québec depuis trois cents ans bientôt. L'habitude en est prise, et c'est, dit-on, seconde nature. Les voix, d'ailleurs, sont pures comme l'air qu'on a respiré sept ou huit mois durant, pures comme l'eau qui suintait du Cap Diamant dans la Fontaine de Champlain, pures encore, on pourrait dire, comme l'âme de Mariette.

FR. P.-V. CHARLAND, O. P.

Québec, mai 1916



## PAGES CHOISIES

### CLOITRE DOMINICAIN

Il convenait que la grande et hérétique Toulouse vît fonder dans ses murs le premier couvent dominicain. Quoique les frères y fussent réunis dans une même maison, cette maison n'avait rien d'un monastère proprement dit, sinon la vie qu'on y menait, et il était nécessaire de mettre d'accord la vie l'habitation. On éleva donc rapidement sur le flanc de l'église de St-Romain un cloître modeste. Un cloître est une cour entourée d'un portique. Au milieu de la cour,

selon les traditions anciennes devait être un puits, symbole de cette eau vive de l'Écriture qui rejaillit dans la vie éternelle. Sous les dalles du portique, on creusait des tombeaux; le long des murs on gravait des inscriptions funéraires; dans l'arc formé par la naissance des voûtes, on peignait les actes des saints de l'Ordre ou du monastère. Ce lieu était sacré: les religieux même ne s'y promenaient qu'en silence, ayant à l'esprit la pensée de la mort et la mémoire des ancêtres. La sacristie, le réfectoire, de grandes salles communes régnaient autour de cette galerie sérieuse, qui communiquait aussi à l'église par deux portes, l'une introduisant dans le chœur, l'autre dans les nefs. Un escalier menait aux étages supérieurs construits au-dessus du portique et sur le même plan. Quatre fenêtres ouvertes aux quatre angles des corridors y répandaient une abondante lumière: quatre lampes y projetaient leurs rayons pendant la nuit. Le long de ces corridors hauts et larges, dont la propreté était le seul luxe, l'œil ravi découvrait à droite et à gauche une file symétrique de portes exactement pareilles. Dans l'espace qui les séparait pendaient de vieux cadres, des cartes de géographie, des plans de villes et de vieux châteaux, la table des monastères de l'Ordre, mille souvenirs simples du ciel et de la terre. Au son d'une cloche, toutes ces portes s'ouvraient avec une sorte de douceur et de respect. Des vieillards blanchis et sereins, des hommes d'une maturité précoce, des adolescents en qui la pénitence et la jeunesse faisaient une nuance de beauté inconnue du monde, tous les temps de la vie apparaissaient ensemble sous un même vêtement. La cellule des cénobites était pauvre, assez grande pour contenir une couche de paille ou de crins, une table et deux chaises: un crucifix et quelques images pieuses en étaient tout l'ornement. De ce tombeau, qu'il habitait pendant ses années mortelles, le religieux passait au tombeau qui précède l'immortalité. Là même il n'était point séparé de ses frères vivants et morts. *On le couchait, enveloppé de ses habits, sous le pavé du chœur: sa poussière se mêlait à la poussière de ses aïeux, pendant que les louanges du Seigneur, chantées par ses contemporains et ses descendants du cloître, remuaient encore ce qui restait de sensible dans ces reliques. O maisons aimables et saintes! On a bâti sur la terre d'aimables palais; on a élevé de sublimes sépultures; on a fait à Dieu des demeures presque di-*

vines : mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création du monastère.

P. LACORDAIRE

---

### LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

Ce fut au commencement du carême de l'année 1835 que Lacordaire inaugura ses conférences de Notre-Dame, une des plus grandes et des plus fécondes œuvres religieuses de ce siècle. Jours glorieux où la vieille métropole, depuis trop longtemps endormie et déserte, se réveillait au bruit d'une multitude envahissant ses parvis, et tressaillait sous le souffle du *prophète nouveau*; jours de triomphe pour la parole sainte comme elle n'en reverra peut-être jamais. Comment redire ces fêtes de l'éloquence à ceux qui n'en ont pas été témoins? Comment remettre sous les yeux le spectacle unique de cette nef immense s'emplissant dès le matin d'hommes de tout âge, de toute croyance, de tout drapeau, jeunes et vieux, jeunes surtout, venus des écoles de droit et de médecine, orateurs, jurisconsultes, savants, militaires, saint-simoniens, républicains et monarchistes, croyants et incroyants, athées et matérialistes, Paris et la France en raccourci, miroir fidèle de cette société d'alors, qui ressemblait assez à cette vision d'Ezéchiel, à ce vaste champ d'ossements arides, qui peu à peu se lèvent, s'agitent, se cherchent, reprennent leur chair et leur couleur, et n'attendent plus que la grande voix du prophète pour leur souffler l'esprit de vie, et en faire une armée d'innombrables soldats rangés en bataille? Spectacle nouveau et étrange, où plus d'un, sans doute, pendant les longues heures d'attente, dut se demander ce que venaient faire là tant d'hommes accourus de camps opposés : des fils de Voltaire suspendus aux lèvres d'un prêtre catholique; les descendants de 89, disciples dociles dans ce même temple d'où leurs pères avaient chassé le Christ; des chercheurs d'une religion nouvelle au pied de la chaire qui prêche éternellement le même symbole. Que voulaient-ils? Qui les avait amenés là?

Il y avait plus d'une cause à cet empressement extraordinaire. Rarement, il faut l'avouer, orateur avait été mieux préparé pour son auditoire, mieux façonné pour le séduire

et l'entraîner. Revenu d'un siècle dont il avait tout aimé, il savait son mal, il en avait souffert; il avait connu, comme il le disait lui-même, *la magie* de l'incrédulité; il venait lui apporter le remède plus en ami qu'en maître, plus en père qu'en juge. A voir ce jeune homme de trente-trois ans apparaître pâle et ému au-dessus du plus bel auditoire d'hommes qui fut jamais, on se sentait déjà sous le charme. Il se faisait un grand silence. Sa voix, d'abord faible, prenait peu à peu de l'ampleur et du timbre. Rien de plus simple que son début: un résumé court et précis de la conférence précédente, un sommaire rapide de la thèse à soutenir, c'était sa manière d'entrer en champ clos, de s'orienter pour le combat. Puis il prenait son essor. Il était vraiment beau à voir ce jeune apôtre, encore illuminé de la grâce de sa conversion, ce racheté de Jésus-Christ, entouré de tous les captifs de l'erreur, brûlant de les amener à la délivrance, entrant avec eux dans les obscurités de leur esprit, n'affaiblissant aucune objection, les ramenant par les sentiers qu'il s'était frayés lui-même, renversant sur son chemin toute doctrine ennemie, puis, arrivé au sommet de cette vérité conquise, s'éprenant pour elle d'une ardeur passionnée, s'identifiant avec elle et disant: *Mon Eglise, ma doctrine, mon infailibilité!* Nouveau saint Paul, il jetait fièrement le défi à toute gloire, toute puissance, toute grandeur. "Vous êtes Français?—je le suis comme vous;—philosophes?—je le suis comme vous;—libres et fiers?—je le suis plus que vous." Tout rayon de vérité et de beauté tombé du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme ou sur l'univers, il le recueillait avec amour pour le faire remonter à sa source en hymne de triomphe. Ce n'était rien pour lui d'avoir prouvé Dieu s'il ne l'avait fait resplendir; rien d'avoir fait dire: C'est vrai! s'il n'avait entendu le cri: C'est beau! Debout, l'œil fixé sur la lumière étincelante de l'Epouse du Christ, sa parole inspirée montait et chantait: ce n'était plus l'homme, mais le prophète; plus de l'éloquence, mais de l'extase; son front, son regard, son geste, tout vibrait et frémissait à l'unisson de l'âme. On était là, haletant, énivré, subjugué, ravi. Ah! c'était une belle victoire!

P. CHOCARNE



## DANS L'ORDRE

### LES DOMINICAINS A LA GUERRE

Citation à l'ordre du jour: *Jean Bertrand*, brigadier à la 106<sup>e</sup> batterie de bombardiers.

Très brave et très courageux. Est parti avec la deuxième vague d'assaut et a assuré la liaison avec l'infanterie, malgré la fusillade et le bombardement.

Le brigadier Bertrand, dont la *Croix* du 26 novembre 1915 donnait déjà une première citation, est le R. P. Marie Bertrand, religieux Dominicain, originaire de Nîmes.

### LITTERATURE DU CENTENAIRE

La merveilleuse activité littéraire du révérendissime Père Cormier, Ex-Maître-Général, vient de doter l'Ordre d'une brochure nouvelle, d'inspiration très originale, intitulée: Discussion sur le doute suivant: *Est-il opportun de célébrer le septième centenaire de l'approbation de l'Ordre des Frères-Prêcheurs par Honorius III, l'an de grâce 1216?* L'auteur répond dans l'affirmative, il va sans dire, et réfute une série d'objections présentées selon la méthode scolastique. De belles et nombreuses gravures, la plupart hors texte, rappellent des faits ou personnages importants de l'histoire dominicaine.

De son côté, le vénérand Père Albert Grech, de la Province de Malte, publiait, quelques mois auparavant, une "Histoire synoptique de la Confirmation de l'Ordre des Frères-Prêcheurs," œuvre savante où sont mis en lumière divers points contestés de nos premières origines.

Ces deux brochures, écrites en latin, intéressent particulièrement nos frères en religion, ainsi que les prêtres amis de l'Ordre.

### PROGRAMME DES FETES JUBILAIRES

Voici le programme des fêtes jubilaires pour ce qui concerne d'abord la Province Saint-Dominique et le Couvent de Saint-Hyacinthe, puis chacune de nos maisons du Canada et des Etats-Unis.

COUVENT DE SAINT-HYACINTHE (27, 28, 29 octobre)

27 OCTOBRE—MATIN: Messe solennelle chantée par le T. R. P. A. Langlais, O. P., Provincial—Sermon par le T. R. P. Béliveau, O. P., Prieur de St-Hyacinthe—Sa Grandeur Mgr Bruchési, Archevêque de Montréal, assistera au trône pontifical.

SOIR: Complies—Sermon par Mgr J.-L. Guertin, P.A.,  
Vicaire-Général de St-Hyacinthe—Salut solennel du  
T. S. Sacrement.

- 28 OCTOBRE—MATIN: Messe chantée par le T. R. P. Jean-  
Joseph, Provincial des Frères-Mineurs, assisté des re-  
ligieux de son Ordre—Sermon par le R. P. M.-D. Ar-  
chambault, O. P.

SOIR: Complies—Sermon par le T. R. P. Joseph Car-  
rière, Provincial des Jésuites—Salut solennel du T. S.  
Sacrement.

- 29 OCTOBRE—MATIN: Messe Pontificale par Sa Grandeur  
Mgr Bernard, Evêque de St-Hyacinthe—Sermon par  
Sa Grandeur Mgr Brunault, Evêque de Nicolet.

SOIR: Vêpres solennelles—Sermon par Sa Grandeur  
Mgr Forbes, Evêque de Joliette—Procession du Rosai-  
re—Salut solennel du T. S. Sacrement.

COUVENT D'OTTAWA (10, 11, 12 novembre)

- 10 NOVEMBRE—MATIN: Messe solennelle—Sermon aux  
Tertiaires des deux Fraternités françaises par le T. R.  
P. Langlais, O. P., Provincial.

SOIR: Complies—Sermon par le T. R. P. Ernest-Marie,  
Vicaire-Provincial des Pères Capucins—Salut solennel  
du T. S. Sacrement.

- 11 NOVEMBRE—MATIN: Messe solennelle—Sermon aux  
Tertiaires de la Fraternité de langue anglaise par le  
R. P. D.-A. Turcotte, O. P.

SOIR: Complies — Sermon par le T. R. P. Pintal,  
C. S. S. R., Supérieur des Rédemptoristes d'Ottawa—  
Salut solennel du T. S. Sacrement.

- 12 NOVEMBRE—MATIN: Messe Pontificale—Sermon par  
M. l'abbé Sylvio Corbeil, Principal de l'Ecole normale  
de Hull.

SOIR: Vêpres solennelles—Sermon par le R. P. Wevers,  
de la Compagnie de Marie—Procession du Rosaire—  
Salut solennel du T. S. Sacrement.

COUVENT DE FALL-RIVER (22, 23, 24 décembre)

- 22 DECEMBRE—MATIN: Messe solennelle—Sermon par  
le R. P. Dion, Curé de Sainte-Anne.

SOIR: Complies—Sermon par le R. P. Marchand, O.P.  
—Salut solennel du T. S. Sacrement.

- 23 DECEMBRE—MATIN: Messe solennelle—Sermon par le  
R. P. Harpin, O. P.



SOIR: Complies—Sermon par le R. P. Harpin, O. P.—Salut solennel du T. S. Sacrement.

- 24 DECEMBRE—MATIN: Messe solennelle—Sermon par le T. R. P. Gauvreau, O. P., Sous-Prieur de Fall-River.  
SOIR: Vêpres solennelles—Sermon par le T. R. P. Gauvreau, O. P.—Procession du Rosaire—Salut solennel du T. S. Sacrement.

VICARIAT DE LEWISTON (12 novembre)

- TRIDUUM PREPARATOIRE: Sermon le matin et le soir par le R. P. M.-D. Archambault, O. P.—Le dimanche, 12 novembre, Messe Pontificale par Sa Grandeur Mgr Walsh, Evêque de Portland, Me—Sermon par le R. P. M.-D. Archambault, O. P.

VICARIAT DE N.-D. DE GRACE (17, 18, 19 novembre)

- 17 NOVEMBRE—MATIN: Messe solennelle — Sermon par le T. R. P. Béliveau, O. P.

SOIR: Sermon par M. l'abbé Hector Morin, Professeur de Philosophie au Séminaire de St-Hyacinthe—Salut solennel du T. S. Sacrement.

- 18 NOVEMBRE—MATIN: Messe solennelle — Sermon par le R. P. M.-D. Archambault, O. P.

SOIR: Sermon par le T. R. P. Jean-Joseph Provincial des Frères-Mineurs—Salut solennel du T. S. Sacrement.

- 19 NOVEMBRE—MATIN: Messe Pontificale—Sermon par M. l'abbé Perrier, Curé au Saint-Enfant-Jésus—Allocation de Sa Grandeur Mgr Bruchési, Archevêque de Montréal.

SOIR: Clôture des Fêtes présidée par Sa Grandeur Mgr Gauthier, Evêque Auxiliaire de Montréal—Sermon par un Père de la Compagnie de Marie—Salut solennel du T. S. Sacrement.

VICARIAT DE QUEBEC (24, 25, 26 octobre)

Instruction, chaque matin, par un Père du Couvent.

Sermon le soir du 24 octobre, par M. l'abbé J.-A. D'Amours; le 25, par le T. R. P. Théophile Hudon, S.J., supérieur et curé de Notre-Dame du Chemin; le 26, par le T. R. P. Ernest-Marie, Vicaire-Provincial des Capucins, et Gardien du Couvent de Limoilou.

FRA DOMENICO

---

*Superiorum permissu*

*De licentiâ Ordinarii*

---